



**HAL**  
open science

**Jean-Pierre Digard, L'animalisme est un anti-humanisme, Paris, CNRS Éditions, 2018, 128 p.**

Sarah Coulouma

► **To cite this version:**

Sarah Coulouma. Jean-Pierre Digard, L'animalisme est un anti-humanisme, Paris, CNRS Éditions, 2018, 128 p.. Moussons : recherches en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est, 2019, pp.213-216. halshs-02153920

**HAL Id: halshs-02153920**

**<https://shs.hal.science/halshs-02153920>**

Submitted on 12 Jun 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

- (Cœdès 1964, 1968). In his essay on Burma Charvey mentions this feature in connection to processions, ritualised activities and mural paintings depicting royal armies (pp. 160-162).
2. There are differences in comparison to Brunei war fleets' actions as on based on early European and Chinese sources, see Brown (Donald E. [1970], Carrie C. [1972]), Maxwell (1996), Nicoll (1975).
  3. I noticed only one major omission, Donald F. Lach (1968).

## References

- BROWN, Carrie C., 1972, "An Early Account of Brunei by Sung Lien", *Brunei Museum Journal*, 2, 4: 219-231.
- BROWN, Donald E., 1970, *Brunei. The Structure and History of A Borneo Malay Sultanate*, Monographs of the Brunei Museum Journal, 2, 2.
- CHARNEY, Michael W., ed., 2003, *Southeast Asian Research*, 12, 1.
- CHARNEY, Michael W., 2004, *Southeast Asian Warfare 1300-1900*, Leiden: Brill.
- CONDOMINAS, Georges, ed., 1998, *Formes extrêmes de dépendance. Contributions à l'étude de l'esclavage en Asie du Sud-Est*, Paris: Éditions de l'EHESS.
- COEDÈS, Georges, 1964, *Les États Hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris: Éditions E. de Boccard.
- COEDÈS, Georges, 1968, *The Indianized States of Southeast Asia*, edited by Walter F. Vella, translated by Susan Brown Cowing, Canberra: Australian National University Press.
- LACH, Donald F., 1968, *Southeast Asia in the Eyes of Europe. The Sixteenth Century*, Chicago: The University of Chicago Press.
- HEINE GELDERN, Robert, 1956, *Conception of State and Kingship in Southeast Asia*, Ithaca: Cornell University Southeast Asian Program paper.
- HOSKINS, Janet, ed., 1996, *Headhunting and the Social Imagination in Southeast Asia*, Stanford: Stanford University Press.
- MAXWELL, Allen R., 1996, "Headtaking and the Consolidation of Political Power in the Early Brunei State", in *Headhunting and the Social Imagination in Southeast Asia*, Janet Hoskins, ed., Stanford: Stanford University Press, pp. 90-126.
- NICOLL, Robert, 1975, *European Sources for the History of the Sultanate of Brunei in the Sixteenth Century*, Penerbitan Khas bil 9: Bandar Seri Begawan Brunei Museum.
- QUARITCH WALES, H. G., 1952, *Ancient South-East Asian Warfare*, London: Bernard Quaritch.
- REID, Anthony, ed., 1983 *Slavery Bondage and Dependency in Southeast Asia*, St Lucia: University of Queensland Press.
- WARREN, James F., 1981, *The Sulu Zone, 1768-1898. The Dynamics of External Trade, Slavery and Ethnicity in the transformation of a Southeast Maritime State*, Singapore: Singapore University Press.
- WARREN, James F., 2002, *Iranun and Balangingi: Globalization, Maritime Raiding and the Birth of Ethnicity*, Singapore: Singapore University Press.
- WATSON ANDAYA, Barbara, "History, Headhunting and Gender in Monsoon Asia: Comparative and Longitudinal Views", *Social Science Research*, 12, 1: 13-52.

\* Anthropologist and museographer.

**Jean-Pierre Digard, *L'animalisme est un anti-humanisme*, Paris, CNRS Éditions, 2018, 128 p.**

Par Sarah Coulouma \*

Comme le titre de son ouvrage l'indique très clairement, Jean-Pierre Digard soutient que l'animalisme, entendu comme un « courant idéologique et activiste réclamant pour les animaux, au nom de l'anti-espécisme, un statut et des droits analogues à ceux des humains » (p.103), est un anti-humanisme. Dans ce plaidoyer, l'auteur formule une démonstration critique à l'encontre des thèses et des principes animalistes que chaque chapitre s'attache à invalider, le dernier d'entre eux allant jusqu'à indiquer des « attitudes qu'il convient d'adopter pour y faire face » (p.8). Cet ouvrage est organisé en quatre chapitres complétés d'une introduction, d'une conclusion, d'un glossaire et d'une bibliographie récapitulative. Les matériaux d'enquête sur lesquels se fonde l'auteur sont principalement des travaux académiques, des articles de journaux ou d'autres supports médiatiques, des textes de loi, des sondages, des communiqués d'as-

sociations et de fédérations et des slogans publicitaires. Dès les premières phrases de l'introduction, l'auteur fait le constat de l'explosion des mouvements animalistes et de leur place dans le monde médiatique, dans un registre assurément réquisitoire. Afin de « décrypter » ces phénomènes et d'en questionner les « excès » et les « dérives » (p. 8), l'auteur adopte une « approche positive des faits sociaux et culturels » qui met l'accent sur les pratiques et non sur les représentations, et inscrit son œuvre sous « l'éthique de responsabilité », distinguée par Max Weber (1953) de « l'éthique de conviction » (p. 12).

Le premier chapitre, intitulé « Les rapports humains-animaux et leur évolution » (p. 13 à 23) consiste en un bref historique, au cours duquel l'auteur insiste sur les évolutions qu'ont connues les rapports des hommes aux animaux au cours des cinquante dernières années. Il y est plus précisément question des relations entre citadins occidentaux et divers animaux, de l'évolution de ces relations et des représentations que les premiers entretiennent à l'égard des seconds. Ces évolutions sont mises en relations directes avec les changements majeurs survenus au cours du dernier demi-siècle dans les sociétés occidentales et plus particulièrement dans la société française. Ces changements, tels que l'urbanisation ou la rurbanisation, ont eu pour corollaire des changements de mode de vie et de références culturelles. Pour le sujet concerné, cela a affecté et affecte, selon l'auteur, les rapports et les représentations qu'entretiennent les hommes vis-à-vis des animaux domestiques, avec entre autres l'émergence du « modèle hégémonique et invasif » des « animaux de compagnie » (p. 18). Ce faisant, l'auteur revient sur la distinction entre ce dernier groupe et les animaux de rente, distinction d'importance tant elle brille par son absence dans les discours animalistes.

Dans un deuxième chapitre conséquent, « Les mutations des sensibilités, de l'animalitaire à l'animalisme » (p. 25-64), J.-P. Digard revient plus précisément

sur l'histoire des mouvements de défense des animaux, leurs racines sociales, politiques, les échos institutionnels, législatifs et publics qu'ils trouvent dans la société contemporaine jusqu'à atteindre les sciences de l'éthologie et de l'anthropologie. Pour J.-P. Digard, ces mouvements se sont radicalisés à cause de quatre principaux facteurs (p. 36-38) : le glissement progressif de l'usage de la notion de protection animale à celle de droits de l'animal, voire de libération animale ; le soutien de plus en plus fort et concret des institutions nationales et européennes à la cause animale ; l'escalade entraînée par la concurrence entre les différents groupes d'activistes ; et enfin, les caractéristiques sociales et culturelles des milieux urbains où ces mouvements ont pris racine et se développent. Les médias et les institutions relaient quant à elles, de deux manières distinctes mais complémentaires, ces mouvements et leur cheval de Troie – le « bien-être animal » –, le matérialisent (par exemple avec la création d'un Centre national de référence sur le bien-être animal, p. 43) et participent ainsi à renforcer les thèses animalistes après s'en être laissé abuser (p. 44). Quant aux sciences de l'homme, elles sont à leur tour touchées par « pans entiers » par une « remise en cause de l'humanisme » (p. 58) et une anthropomorphisation (p. 60) dont les courants les plus représentatifs s'inscrivent dans une prolongation de l'anthropologie post-structuraliste et moniste. Certains de ces travaux qui traduisent « un tournant animaliste » inspirent à leur tour les anti-espécistes (p. 61, 90-91).

Le troisième chapitre s'intitule « Les mensonges de l'animalisme » (p. 65 à 80). De manière assez convaincante, l'auteur informe le lecteur d'un certain nombre de « techniques » et de « supercheries » (p. 66) par lesquels les mouvements animalistes et anti-espécistes construisent la « fiction » (p. 79) d'une quête généralisée de la société pour une démocratie progressiste qui prendrait en compte la souffrance animale, tandis que des sondages plus représentatifs

que ceux mobilisés par ces mouvements révèlent le « tropisme urbain » de cette idéologie (p. 79). Ce faisant, J.-P. Digard démêle les mécanismes qui tendent à produire une vague, dit-on, en passe de se généraliser bien que dans la réalité des faits, les Français ne soient que très peu à modifier leur mode de consommation et de vie dans la quête d'un « bien-être animal », concept qu'aucune définition nette permet d'éclairer (p. 45-55). Une demi-dizaine de ces supercheries est présentée et analysée. Pour n'en citer qu'une, un problème important est celui de la non-représentativité des faits de mauvais traitements animaux largement relayés par les médias et qui tend à stigmatiser les éleveurs, pourtant le plus souvent fins connaisseurs de leur cheptel. C'est ce que l'auteur nomme une « stratégie de péjoration systématique des activités humaines en rapport avec des animaux » (p. 69).

Finalement, la tendance de ces mouvements à « gommer les différences » entre l'Homme et les animaux (p. 74-75) a pour conséquence un penchant pour un espécisme anti-humain, un anti-humanisme (p. 86). Pour l'auteur, cet anti-humanisme doit se voir opposer une résistance sans quoi il y aura des conséquences plus ou moins immédiates et préjudiciables pour les sociétés humaines et les animaux eux-mêmes. C'est le sujet du quatrième chapitre de l'ouvrage intitulé « Résister, comment ? » (p. 81 à 92). La démonstration, amorcée dans les deux premiers chapitres, d'une évolution parfois aveugle et aveuglée des dispositions législatives en résonance avec ces mouvements revendicateurs touche à son apogée avec quelques exemples concrets des menaces que fait peser l'animalisme sur la diversité de la biodiversité ou, d'un point de vue moral, sur la conception de l'Homme – malfaisant et « éternel coupable » (p. 21) selon la thèse animaliste.

D'une manière générale, l'ouvrage aurait gagné à être augmenté d'une présentation et d'une analyse d'autres types de mouvement – collectif ou individuel

– qui parcourent les sociétés française et européenne d'aujourd'hui, à savoir ceux se réclamant d'une éthique équitable, biologique et locale des productions, incluant les produits animaux. Cette tendance dans les choix des consommateurs, quoique de faible représentativité dans la population française par exemple, ne devrait pas être négligée car elle reflète l'émergence d'une troisième voie, entre le véganisme et le tout industriel. La démonstration reste convaincante bien que le ton qui lui est donné porte parfois un certain discrédit à son auteur. La méthode employée apparaît, comme ce dernier le prévient (p. 10-11), rigoureuse, tant dans l'usage des termes employés – et des concepts auxquels ils renvoient – que dans le choix des faits étudiés. Par ailleurs, l'auteur n'est pas contre mener une réflexion sur ce que seraient les bonnes façons d'améliorer les traitements des animaux par l'Homme, mais, selon lui, notre société doit le faire en réfléchissant aux devoirs qui nous incombent envers ces mêmes animaux, et non pas aux droits que nous leur devrions (p. 87). Enfin, cet ouvrage qui se concentre sur les évolutions des rapports hommes-animaux en France soulève la question de ces évolutions et de ces rapports dans d'autres pays et dans d'autres sociétés. En Asie, des mouvements de type animaliste émergent également. Ces derniers semblent mobiliser le même genre de ressorts qu'en Occident pour atteindre leurs objectifs<sup>1</sup>, dans ces pays où pourtant les rapports des hommes aux animaux (domestiques ou sauvages) diffèrent parfois profondément de ceux entretenus à leur égard en Occident.

En définitive, cet ouvrage, à la lecture aisée grâce à une écriture fluide, invite les lecteurs à se (re) poser des questions fondamentales sur cette tendance à la diabolisation de la domestication animale, autrement dit, cet « espécisme anti-humain » (p. 86). C'est bien là le mérite de ce plaidoyer, auxquels les défenseurs des thèses animalistes n'hésiteront certainement pas à répondre.

### Note

1. Voir par exemple l'association Asia for animals coalition (Afa) ou encore la Thai Society for the Prevention of Cruelty to Animals (TSPCA). Ce dernier groupe lobbyiste a joué un rôle important dans l'adoption par l'Assemblée législative nationale de Thaïlande, en novembre 2015, de sa première loi contre les mauvais traitements aux animaux.

### Référence

WEBER, Max, 1953 [1919], *Le savant et le politique*, Paris : Plon.

\*Docteur, ATER à Aix-Marseille Univ, CNRS, IrAsia, Marseille, France.

**Pierre Lachaiër, *Des guildes d'Ahmedabad. Deux guildes, ou mahajan, de grossistes en tissu aujourd'hui*, Saarbrück, Éditions Universitaires Européennes, 2017, 204 p.**

*Par Harald Tambs-Lyche \**

C'est donc avec une certaine surprise que nous découvrons, dans l'ouvrage de P. Lachaiër, des matériaux, publiés pour la première fois, concernant des guildes indiennes à l'époque contemporaine. Il est vrai que certains chercheurs auraient pu soupçonner leur existence jusqu'à nos jours, mais faute de documentation ces hypothèses n'ont pu être confirmées.

Il s'agit donc d'un travail novateur, voire pionnier. La documentation de l'auteur est d'une grande importance pour tout chercheur travaillant sur la ville indienne, car ces études impliquent une continuité entre la cité indienne du Moyen Âge et celle d'aujourd'hui. Ce livre va passionner les historiens qui s'intéressent au phénomène urbain en Inde ainsi que les chercheurs soucieux de comparer des villes indiennes et occidentales. Bref, l'auteur a accompli un grand pas en avant dans le champ des études urbaines en Inde.

Dans la première partie de l'ouvrage, l'auteur discute, d'une manière exhaustive, la littérature concernant les guildes en Inde,

et, en particulier, au Gujarat. Considérant que le présent travail ne représente qu'un début, P. Lachaiër nous propose des questionnements pour le futur, car il a préféré se limiter à présenter ses matériaux. Cette démarche nous permet toutefois de formuler des hypothèses intéressantes concernant des questions souvent débattues par les historiens, telle la relation entre guildes et caste ou le caractère communautaire ou encore associatif de ces organisations commerciales.

En effet, la question même du caractère de la guilde en Inde est difficile à déterminer car elle semble parfois se confondre avec d'autres formes sociales, telle l'association ou la caste. Pour définir la guilde, les historiens comme les anthropologues, se trouvent confrontés à des problèmes de traduction. On doit donc féliciter P. Lachaiër de nous livrer un texte d'une précision langagière admirable, où toute utilisation de mots gujarati, toute traduction, sans oublier les questions d'orthographe sont minutieusement discutées. Ces précisions concernent, par exemple, la polysémie du mot Mahajan, qui peut signifier « un grand homme », mais aussi « une assemblée », « une association », ou, comme dans le cas présent, « une guilde ».

L'auteur a centré son enquête sur plusieurs guildes de marchands de textiles à Ahmedabad, qui toutes sont organisées autour d'un marché dont l'accès est réglementé et surveillé par des gardiens. Ce marché est composé d'un ensemble de bâtiments qui abritent des firmes individuelles lesquelles sont à la fois locataires et membres de la guilde. Les guildes qui sont dirigées par un bureau élu de membres, un président, et souvent plusieurs comités spécialisés, se livrent à des activités caritatives et sociales. Les pratiques commerciales des entreprises membres sont contrôlées par des règles strictes et une firme peut se voir exclue de la guilde en cas d'infraction grave. Les guildes sont en effet des organisations aussi complexes que puissantes : c'est donc